



POLITIQUE, LITTÉRATURE, SCIENCES, INDUSTRIE, COMMERCE.

# L'ÉCHO SAUMUROIS

Paraissant les Mardis, Jeudis et Samedis,

JOURNAL D'ANNONCES JUDICIAIRES, INSERTIONS LÉGALES ET AVIS DIVERS.

BUREAU: PLACE DU MARCHÉ-NOIR.

**PRIX DES ABONNEMENTS :**

Un an, Saumur. . . 18 fr. » c. Poste, 24 fr. » c.  
Six mois, — . . . 10 » — 13 »  
Trois mois, — . . . 5 25 — 7 50

L'abonnement continue jusqu'à réception d'un avis contraire. — Les abonnements demandés, acceptés ou continués, sans indication de temps ou de termes seront comptés de droit pour une année. — L'abonnement doit être payé d'avance. — Les abonnements de trois mois pourront être payés en timbres-poste de 20 cent., envoyés dans une lettre affranchie.

**Gare de Saumur (Service d'hiver, 9 novembre).**

**DÉPARTS DE SAUMUR VERS NANTES.**

3 heures 03 minutes du matin, Express.  
9 — 02 — — Omnibus-Mixte.  
1 — 33 — — soir, Omnibus-Mixte.  
4 — 13 — — Express.  
7 — 28 — — Omnibus-Mixte.

**DÉPARTS DE SAUMUR VERS PARIS.**

3 heures 03 minutes du matin, Mixte.  
8 — 35 — — Omnibus-Mixte.  
9 — 50 — — Express.  
11 — 54 — — Omnibus-Mixte.  
5 — 57 — — soir, Omnibus.  
10 — 34 — — Express.

**PRIX DES INSERTIONS :**

Dans les annonces . . . . . 20 c. la ligne.  
Dans les réclames . . . . . 30 —  
Dans les faits divers . . . . . 50 —  
Dans toute autre partie du journal. 75 —

RÉSERVES SONT FAITES :  
Du droit de refuser la publication des insertions reçues et même payées, sauf restitution dans ce dernier cas;  
Et du droit de modifier la rédaction des annonces.

**ON S'ABONNE A SAUMUR,**

Au BUREAU DU JOURNAL, place du Marché-Noir, et chez MM. GRASSET, JAVAUD et MILON, libraires.

**Chronique Politique.**

Le *Public* nous avait effrayé en jetant dans la circulation la nouvelle d'un prétendu différend franco-néerlandais, portant, comme le différend franco-belge, sur une question de chemin de fer. La *Patrie* ramène ce différend à des proportions moins redoutables.

« L'Est français proprement dit, raconte cette feuille, s'arrête à Thionville dans le département de la Moselle; là il se soude au Guillaume-Luxembourg, chemin de fer grand-ducal appartenant à une compagnie qui lui en a cédé l'exploitation moyennant des conditions remontant à plusieurs années.

« Arrivé à Luxembourg, le chemin se bifurque. Un de ses embranchements prend sur la droite, traverse Diekirch, Saint-Vith, Spa, Aix-la-Chapelle.

« L'autre embranchement, ou chemin du Grand-Luxembourg, passe par Arlon, d'où il se dirige vers Marche et de là sur Liège, pour se souder aux portes de cette ville au chemin de fer Liégeois-Limbourgeois, qui continue sur Hasselt, ville du Limbourg belge, entre sur le territoire des Pays-Bas et s'arrête à Eindhoven, petite ville située à une faible distance de la frontière.

« En ce moment, la ligne néerlandaise finit à Eindhoven; on s'occupe de la continuer dans la direction d'Utrecht et d'Amsterdam; mais son établissement exige de grands travaux d'art et la construction de plusieurs ponts sur la Meuse, qui ne peuvent être terminés avant quatorze ou quinze mois. On ne pense

pas que l'inauguration de cette partie du réseau puisse avoir lieu avant deux ans.

« Les propriétaires du chemin néerlandais d'Eindhoven à Amsterdam ont compris tout l'intérêt qu'il y avait pour eux de s'entendre avec une compagnie aussi puissante que celle de l'Est français, et un projet de traité a été préparé. Le gouvernement de La Haye s'est toujours montré favorable en principe aux arrangements proposés, il les a examinés avec le plus grand soin et il a fait au traité quelques observations de détail portant sur les tarifs, et ces observations, qui ne touchent pas au principe du contrat, sont en ce moment l'objet de négociations spéciales dont le résultat favorable ne saurait être douteux.

Le *Public* lui-même ajoute :

« Une dépêche d'Amsterdam nous informe que l'incident du refus du cabinet hollandais d'adhérer à quelques-unes des dispositions du traité provisoire conclu entre la Compagnie néerlandaise et la Compagnie de l'Est français, conserve son caractère purement économique et en quelque sorte privé.

« L'examen des conditions nouvelles à introduire sur les observations du cabinet hollandais, se poursuit avec les directeurs de la Compagnie néerlandaise. »

L'anarchie paraît arrivée à son comble dans le sein des Cortès espagnoles. On se jette réciproquement au visage les épithètes les plus violentes. Le général Pierrad, député républicain, a traité le gouvernement de « ladrone ». Il n'est pas besoin de traduire ce mot effréné. M. Figueras a démontré publiquement « qu'on

cherchait par tous les moyens possibles à forcer la minorité républicaine de désertir son poste. » On peut croire en effet que la majorité des Cortès n'est pas éloignée de la pensée d'un coup d'Etat contre cette minorité tumultueuse.

Un télégramme de Madrid, 17 mars, annonce que le ministre de l'intérieur a déclaré à la Chambre que des troubles ont éclaté à Xérès et à Moron, au sujet de la conscription. Des barricades ont été élevées. Il y a eu des morts et des blessés. Cadix, Séville et Malaga sont tranquilles; mais une grande surexcitation règne en Andalousie. La tranquillité a été rétablie à Xérès et à Moron.

Une proposition émanant de la majorité et tendant à donner de la force morale au pouvoir exécutif au sujet des événements d'Andalousie, a été votée unanimement par 250 votants.

Une indisposition du duc della Torre a donné lieu à des bruits de crise ministérielle qui sont sans objet. Cependant il est possible que la majorité de l'assemblée désire élever quelques-uns des siens au ministère.

Il est de nouveau question de la candidature de don Fernando.

Madrid, 18 mars. — La *Gazette* publie divers télégrammes relatifs aux événements de Xérès.

Un télégramme daté de Séville, 11 h. 15 du soir, porte que toutes les barricades ont été prises et que les insurgés sont en fuite. La nuit venue, les troupes se sont repliées sur la place principale de Xérès. On attendait l'arrivée du brigadier Pazos, qui est parti de Cadix avec mille hommes.

Hier à midi, M. Célestino Olozaga, secrétaire des Cortès, a été tué en duel.

Le Reichsrath autrichien a rejeté, par 81 voix contre 59, le projet présenté par la commission de la loi militaire et tendant à former les circonscriptions de la landwehr d'après les divisions des différents pays de la couronne (ce qui équivaldrait à une séparation de l'armée et de la landwehr).

Le projet du comité demandant que le commandement de la landwehr soit confié à des officiers supérieurs de l'armée (ce qui équivalait à la réunion de la landwehr et de l'armée active), a été adopté.

On mande de Rome, le 17 mars :

Le Pape a envoyé sa bénédiction apostolique au Prince Impérial, à l'occasion de l'anniversaire du 16 mars.

L'Empereur a remercié affectueusement le Saint-Père.

La santé du Pape est excellente.

Il se confirme que le Pape donnera le 10 avril prochain une large amnistie.

Un nombre considérable d'étrangers arrivent pour assister aux fêtes de Pâques et aux fêtes des 11 et 12 avril.

Le gouvernement italien a démenti le bruit de négociations qu'il aurait poursuivies en vue d'une alliance anti-prussienne. Mais il n'a pu démentir les pourparlers tendant à ce que l'Italie demeure neutre en cas de guerre. Ces pourparlers ont réellement eu lieu.

M. Benedetti a démenti positivement, vis-à-vis du cabinet de Berlin, tous les bruits ré-

**REVUE DE LA SEMAINE.**

42

**LE VOLONTAIRE DE ZUMALACARREGUY**

Par M. A. DU CASSE.

(Suite.)

Bientôt les cigares s'allumèrent, la conversation s'établit, conversation bruyante aux tables extrêmes, mais plus réservée à celle du centre occupée par les deux amphitryons, par leur hôte et par les officiers supérieurs.

— Enfin, mon bon Poriace, te voilà donc revenu dans notre patrie! dit Valfrond en serrant de nouveau la main de son ami.

— Oui, et pour toujours, je te le jure. Du diable si j'ai jamais l'idée d'aller me fourrer de nouveau dans la galère où j'ai été me jeter si bénévolement il y a deux ans.

— Tu as donc eu bien des aventures? On nous en a raconté de toute espèce sur ton compte et sur celui de ce cher Patau.

— Je ne sais ce qu'on vous a dit, mais, à coup sûr, mes chers amis, on n'a pu vous raconter tout ce qui m'est arrivé, ainsi qu'à cet excellent Patau, auquel je dois deux fois la vie.

— A propos, tu sais que tout est fini au-delà des Pyrénées?

— Ma foi! tant mieux pour les pauvres diables qui ont pu tirer leur épingle du jeu; vilaine guerre.

— Vous avez été blessé grièvement, monsieur, dit le colonel s'adressant à Poriace.

— Oui, colonel, à la retraite de mon bataillon, devant Oviédo.

— Et quel grade avais-tu?

— J'étais lieutenant, près de passer capitaine peut-être, car les places ne chômaient pas; il se faisait une rude consommation d'officiers dans la petite armée de Zumalacarreguy, et les Français payaient vaillamment leur écho.

— Vous êtes-vous trouvé quelquefois en contact avec ce général, dont on a fait un éloge si pompeux?

— Et bien mérité, je vous jure, colonel. Oui, j'ai été, à maintes reprises, en rapport avec lui; c'était un rude homme de guerre.

La conversation se prolongea sur ce ton.

Le jour ayant commencé à baisser, une grande partie des officiers rentra dans la grande salle du café. Les uns se mirent à un bésé, les autres à un piquet, d'autres encore au domino, tandis que quelques-uns regardèrent jouer au billard.

Un individu à la figure triste et sévère, portant de

grandes moustaches retroussées, la tête couverte d'une sorte de béret basque rapé, vêtu d'une longue redingote qui paraissait avoir eu la prétention d'être une capote d'uniforme, vint s'installer non loin de la table où Poriace, les officiers supérieurs et MM. de Cerlages et Valfrond étaient engagés, comme nous l'avons vu, dans une conversation qui leur semblait à tous intéressante. Patau ayant pris son café bien sucré dans la soucoupe de son maître, dormait sur une chaise non loin de lui.

— La mort de Zumalacarreguy a tué le parti du prétendant, dit Poriace à ceux qui l'écoutaient. J'ai vu à l'œuvre cet homme extraordinaire, et nul doute que, s'il eût vécu, il eût conquis l'Espagne à son roi.

L'inconnu, qui venait d'allumer une vieille pipe d'un sou, en entendant prononcer le nom de Zumalacarreguy se rapprocha doucement de la table des officiers.

— Et avez-vous connu aussi le dernier de ses successeurs? On prétend que c'est un homme de talent.

— Qui ça, mon colonel, Maroto?

— Oui, le général Maroto.

— Maroto est un lâche, dit Poriace.

— Maroto est un traître et un misérable, s'écria tout-à-coup d'une voix de Stentor l'inconnu de la table voisine, se mêlant ainsi, sans plus de façon à la conversation des officiers.

Un étrange incident se produisit à l'instant même; Patau, jusqu'alors paisiblement couché et reposant, sans se préoccuper des questions politiques agitées près de lui, n'a pas plus tôt entendu la voix de l'étranger que, se levant brusquement, il saute à bas de la chaise où il était couché, pousse une sorte de cri joyeux, et, courant à la table voisine, se précipite sur les genoux de l'étranger, dont il couvre le visage de caresses.

— Patau, mon bon Patau, dit l'homme au béret, et ton maître, où est-il?

Mais le maître aussi avait reconnu la voix du capitaine Gauthier de la Tour, et, comme Patau, il était déjà dans les bras de son ami.

— Poriace, mon cher Poriace. Ah! tonnerre de tonnerres! dit le vieux soldat de Zumalacarreguy, essuyant une larme et embrassant son compagnon de dangers; voilà le plus beau jour de ma vie!

Lorsque les premiers moments d'effusion furent passés, lorsque la série des questions que chacun adresse à l'autre, sans même en écouter la réponse, comme cela a lieu en pareille occasion, eut eu son cours forcé; lorsque le calme enfin eut succédé à cette scène plus facile à comprendre qu'à analyser et à décrire, Poriace présenta son ami aux officiers.

— Messieurs, leur dit-il, je vous présente le capitaine.

païdus par les journaux sur les mesures militaires en cours d'exécution en France.

Le gouvernement italien poursuit comme il peut sa véritablement pénible existence, au milieu d'embarras financiers dont une partie seulement transpire au dehors, et sur lesquels les correspondances de Florence nous apportent des détails bien curieux, malheureusement trop longs pour être reproduits dans ce bulletin.

Tandis que le royaume d'Italie creuse l'abîme de sa dette et maintient le cours forcé du papier par la violence, la grande république des Etats-Unis vient de déclarer que la dette nationale serait remboursée en or.

Le bill proclamant cette grande résolution a été adopté par les deux Chambres du Congrès. Il n'y manque plus que la signature du général Grant pour lui donner force de loi.

#### CATASTROPHE DE LA PLACE SORBONNE.

Nous empruntons aux journaux de Paris les détails qui suivent sur l'affreuse catastrophe dont une dépêche nous apportait avant-hier la nouvelle.

Mardi, vers trois heures, une épouvantable détonation mettait en émoi toute la population des cinquième et sixième arrondissements. Une explosion venait de se produire dans l'établissement de M. Fontaine, fabricant de produits chimiques, place Sorbonne, 2. En quelques secondes, l'alarme fut donnée et une foule innombrable accourait sur les lieux de l'affreux sinistre qui venait de se produire. Le feu envahissait avec rapidité les magasins de M. Fontaine, encombrés de matières inflammables, d'essences, d'acides, et l'on pouvait redouter de nouvelles et imminentes explosions qui feraient sauter toute la construction.

L'activité déployée pour l'organisation du sauvetage est inouïe; en quelques minutes tous les tuyaux de gaz étaient interceptés dans tout le voisinage; trois chaînes se formaient et les travailleurs rivalisaient de courage et de dévouement. Les premiers qui pénétrèrent sur les lieux de l'incendie virent un spectacle affreux. Deux cadavres littéralement broyés et méconnaissables gisaient au milieu d'une énorme quantité de débris de toutes sortes. Ce n'est que plus tard qu'on a reconnu ces débris informe pour être les restes de M. Bachimont, caissier de la maison Fontaine, et M. Bal, chimiste. On les a transportés dans la cour de la Sorbonne.

Plusieurs personnes ont été blessées, soit par les débris projetés au loin, soit par suite de la commotion qui a produit dans le quartier l'effet d'une terrible secousse de tremblement de terre. Il a fallu installer immédiatement des ambulances.

Grâce au zèle infatigable et au courage des sapeurs-pompiers, on a pu enlever rapidement

les tourées pleines de liquides volatils qui encombraient les magasins, et éviter ainsi une catastrophe plus terrible encore que la première.

On connaît, à l'heure qu'il est, lisons-nous dans le *Français*, les épouvantables et complets résultats de l'explosion du laboratoire de M. Fontaine. Les ouvriers de la fabrique de produits chimiques appartenant au même propriétaire et seuls capables, sans danger, de relever les matières dangereuses, inflammables au premier chef, tourées d'alcool, potasse, phosphore qui s'enflamme au contact de l'eau, etc., etc., qui encombraient les sous-sols effondrés, travaillent depuis hier à transporter dans le magasin du laboratoire des hautes études de la Sorbonne les débris échappés au désastre ou épars dans les ruines.

Hier, comme on leur avait donné à débayer le fond du laboratoire auquel, par prudence, l'administration avait défendu de toucher, ils trouvèrent, vers trois heures, enseveli sous les décombres du plafond, le corps du fils de M. Fontaine. Le malheureux n'était point trop défiguré; seulement comme les victimes de la veille, il était nu, sauf quelques restes de vêtements dans lesquels sa montre eût suffi pour le faire nommer, si ses traits eux-mêmes ne fussent demeurés reconnaissables.

Le nombre des victimes est aujourd'hui de six: le second caissier (et non M. Bachimont comme on l'avait dit) et le chimiste retrouvés la veille, un ouvrier, un chiffonnier qui passait sur la place et que l'explosion a tué raide; une femme et un enfant.

Les dégâts et les débris trouvés dans les maisons voisines sont horribles. J'ai vu de mes yeux dans une maison de la place, située à plus de soixante mètres du laboratoire, au second étage, le rein d'un homme et le fémur lancés à toute volée et venus s'écraser contre la tapisserie. Ces restes humains ont déchiré les rideaux sur le passage, laissé leur trace aux vitres brisées.

M. Fontaine est, dit-on, fou de la commotion qu'il a éprouvée.

Sa femme a passé la journée de l'événement dans le jardin de sa maison d'Issy et n'est arrivée que le soir à Paris, où nul n'a pu sur-le-champ lui donner des nouvelles de son fils.

Les pauvres gens avaient perdu l'an dernier une fille de dix-neuf ans; il ne leur reste aujourd'hui qu'un fils de treize ans, en pension aux Jésuites de la rue des Postes.

Les pertes sont considérables. Il est, dit-on, douteux que les compagnies d'assurances couvrent les dégâts. La chose est du moins contestable. Les indemnités à donner aux gens lésés sont énormes. Les magasins, remplis d'alcaloïdes de grand prix ont été absolument perdus.

Dès les premiers moments du sinistre, une

foule d'ecclésiastiques des paroisses voisines sont accourus sur les lieux pour aider à éteindre l'incendie, pour secourir et consoler les blessés.

L'église de la Sorbonne a servi de refuge à tous les gens atteints.

Le soir, le curé de Saint-Etienne-du-Mont est monté en chaire et a annoncé le sinistre.

L'aspect de la place est lugubre. Une population consternée est accourue de tous les points de Paris pour contempler les ruines de cette catastrophe.

Hier, à trois heures, dit un rédacteur de la *Liberté*, témoin oculaire, une détonation effrayante se faisait entendre dans le quartier de la Sorbonne. On s'aperçut bien vite que l'accident venait de se produire dans les magasins de produits chimiques de M. Fontaine, dans cette belle et grande maison qui fait l'angle de la place et de la rue de Sorbonne.

En quelques minutes, le sol, ébranlé par une commotion effrayante, était jonché de débris de vitres, de châssis de fenêtres, de montants de portes et de gens plus ou moins grièvement blessés.

Toutes les devantures des boutiques voisines ont été atteintes; la Sorbonne et le collège Saint-Louis n'ont pas été plus épargnés que les magasins et les étalages de la rue de Sorbonne, de la rue Victor-Cousin et du boulevard Saint-Michel.

Le café d'Harcourt et le café du Bas-Rhin, qui donnent tous deux boulevard Saint-Michel et rue Champollion, ont eu leurs glaces fendues ou cassées, leurs lustres tordus ou fracassés. On n'a plus retrouvé que du verre pulvérisé dans la boutique du marchand de vin qui se trouve à côté des magasins de M. Fontaine.

L'omnibus de la Glacière, qui passait à ce moment devant le lycée Saint-Louis, eut également ses vitres brisées.

Il y eut un moment de stupeur générale: on croyait à un tremblement de terre.

Les rues avoisinantes et les cours des maisons d'alentour étaient remplies de verre cassé, les fenêtres et les portes brisées et défoncées, les meubles déplacés.

Quand on se fut rendu compte de la nature de l'accident, les secours arrivèrent de toutes parts, il s'agissait de sauver les locataires de la maison où le sinistre s'était déclaré. Ce sauvetage s'accomplit avec une promptitude, une adresse et une intrépidité merveilleuses. Des couvreurs qui travaillaient sur le toit de la maison descendirent en toute hâte; tout le personnel d'un gymnase voisin arriva au pas de course.

Pendant une demi-heure, place Sorbonne, on entendait pousser des cris déchirants. On voyait aux fenêtres des cinq étages de la maison portant le n° 2, un spectacle saisissant: les locataires, en reconnaissant que c'était au

rez-de-chaussée de leur habitation que le foyer de l'incendie existait, furent pris de panique. Ils voulurent fuir par l'escalier, mais la fumée asphyxiante qui montait par la cage de l'escalier les forçait à rentrer. On vit alors des locataires descendre par les fenêtres et les persiennes, d'un étage à un autre, au risque de tomber sur le trottoir et de se broyer la tête. L'un d'eux, qu'on dit être un artiste dramatique très-connu, se précipita du troisième étage sur le pavé et fut assez heureux pour ne recevoir que des contusions qui ne mettent pas ses jours en danger.

« Les rues voisines, lisons-nous dans le *Moniteur*, furent enveloppées par une fumée d'un noir sombre, et deux hommes couverts de feu furent lancés de l'allée de la maison n° 2 contre un banc que le poids de leurs corps fit plier et au pied duquel ils tombèrent raides morts.

« Ces deux individus, commis de M. Fontaine, étaient les sieurs Dautrême et Balle.

« Presque aussitôt un bras s'échappait encore de cette maison rejeté avec une telle force qu'il allait tomber devant la porte de la cuisine de l'hôtel du Périgord, situé en face, au n° 3 de la place de la Sorbonne.

« Un passant fut atteint par une poutre qui alla se ficher dans le mur de l'hôtel au-dessus de l'enseigne d'un restaurant sur laquelle elle a laissé une tache rougeâtre, couleur de sang.

« Enfin, l'alarme portée au poste de la rue de Poissy fit accourir un détachement de sapeurs-pompiers, de gardes de Paris qui vinrent aussitôt en aide aux éplorés et arrêtaient les flammes assez tôt pour qu'elles n'atteignent pas les maisons voisines, et déposèrent, épars sur la place, tous les mobiliers.

L'*Etendard* fournit quelques détails nouveaux sur les causes de l'accident et sur M. Fontaine, le fabricant de produits chimiques.

« Ce matin, la place de la Sorbonne a un aspect vraiment désolé, froid, vide; des agents empêchent le public qui l'entoure d'approcher des décombres que de nombreux ouvriers sont occupés à enlever.

« La cause de l'explosion est aussi effrayante que la catastrophe elle-même. C'est un engin de guerre, une composition chimique nouvellement inventée par M. Fontaine, et dont le picrate de potasse serait la base, qui aurait produit l'explosion, — sans qu'on puisse s'expliquer pourtant les circonstances qui l'ont provoquée, — au moment où un ouvrier emballait, pour l'expédier à l'usine, la dangereuse composition.

« C'est en récompense de cette invention que M. Fontaine aurait reçu la croix de la Légion-d'Honneur.

« L'événement d'hier n'a montré que trop sa puissance. Un vaisseau auquel cette poudre explosible serait appliquée sauterait sans qu'il en restât vestige.

— Oh! vous pouvez même dire le commandant, interrompit Gauthier, et qui n'en est pas plus fier pour cela.

— Le commandant Gauthier de la Tour, reprit Poriace, ancien sous-officier de la garde royale, Vendéen par sa fidélité à ses vieux principes, Français par le cœur, et l'un des plus braves officiers de l'armée carliste espagnole.

— Soyez le bien venu parmi nous, commandant, dit aussitôt le colonel. Il y a quelques mois, nous n'eussions pu vous accueillir ostensiblement; mais aujourd'hui les choses sont changées. Don Carlos, que vous avez cru devoir servir, poussé par vos convictions, ce que nous admirons toujours et savons respecter, nous autres militaires français, don Carlos lui-même a quitté l'Espagne; il est réfugié en France; sa cause paraît perdue au-delà des monts, et nous avons des ordres pour faciliter le rapatriement de tous ceux de nos nationaux qui désirent revoir leur beau pays.

Le punch fut alors servi sur l'ordre de Valfrond et de Cerlages. La nouvelle de la rencontre d'un ami de Poriace se répandit dans le café. Tous les officiers se réunirent pour boire à la santé des deux braves carlistes; puis les officiers supérieurs, après avoir serré la main de Poriace, prirent congé de lui, comprenant bien qu'après sa rencontre fortuite avec Gauthier de la Tour,

l'un et l'autre avaient trop de choses intéressantes à se raconter pour qu'il n'y eût pas une sorte d'indiscrétion à prolonger cette séance au café.

Valfrond et de Cerlages furent les premiers à engager Poriace et Gauthier à ne pas se gêner avec eux et à les abandonner, à la condition qu'ils reviendraient le lendemain matin tous deux déjeuner à la pension des lieutenants et sous-lieutenants, ce qu'ils promirent de grand cœur de faire.

Dès qu'ils furent seuls, sur la place, suivis de Patau, les deux compagnons de guerre et de dangers, les deux débris de l'armée carliste, un instant si brillante et toujours si intrépide, s'embrassèrent encore.

Après un instant de silence, essayant une larme qui brillait à sa paupière, la Tour s'écria:

— Sacrebleu! c'est bête de pleurnicher comme ça. Voyons! assez de sentiment, mon vieux. Tâchons de procéder par ordre. D'abord, avez-vous envie de dormir?

— Nullement, je vous assure. Où êtes-vous logé?

— A l'hôtel Saint-Etienne. Et vous, Poriace!

— A Elisalde. Mais mon intention était de passer la nuit à Bayonne et de demander l'hospitalité à mes deux anciens camarades de Saint-Cyr, ces deux jeunes officiers qui m'ont offert un punch ce soir.

— Eh bien! venez avec moi à l'hôtel Saint-Etienne.

Nous avons tant de choses à nous dire!

— Pourquoi ne nous raconterions-nous pas tout cela en plein air?

— Vous avez, pardieu! raison, comme toujours, mon bon Poriace!

— Gagnons les Allées Marines.

— Volontiers.

Et tous deux s'acheminèrent vers cette charmante promenade.

Gauthier voulut prendre le bras droit de son ami.

— Non pas celui-là, l'autre, dit Poriace en souriant. Celui-ci ne bat plus que d'une aile.

— Comment cela?

— Oh! je ne suis pas encore et je ne serai peut-être jamais tout-à-fait rétabli d'un coup de balle... Je vous raconterai cela. Mais, vous-même, mon cher commandant, il me semble que vous boitez un peu?

— Que voulez-vous? à Bilbao, un éclat d'obus...

— Allons! nous en avons, à ce que je vois, chacun notre *fructus belli*, reprit Poriace.

Et tous deux se prirent à rire, en gagnant, comme deux invalides, les Allées Marines.

Cette promenade n'était pas alors séparée de la ville par les constructions du génie militaire. On pouvait s'y rendre à toute heure du jour et de la nuit, sans passer sous les poternes et sous les casernes à l'abri de la

bonne, sans risquer de ne pouvoir rentrer à son domicile une fois l'heure de la retraite sonnée.

Ce soir-là, l'air était calme, la nuit magnifique. La lune reflétait ses rayons chatoyants sur les eaux limpides de l'Adour. Le fleuve, augmenté de la Nive, roulait paisiblement vers la mer ses flots argentés; il battait doucement les flancs d'une trentaine de jolis navires de toutes les nations à l'ancre le long des quais pittoresques, si bien ombragés par les grands arbres de la promenade.

Les deux amis gagnèrent un banc situé en face de la citadelle, un des bons ouvrages de Vauban, et tous deux commencèrent à se dire l'histoire de la fin de leur séjour en Espagne, depuis le moment de leur séparation à Lérida.

#### XXXVI. — AUX ALLÉES MARINES.

Gauthier de la Tour, pendant cette nuit douce et silencieuse passée par les deux amis sur les bords de l'Adour, raconta à Poriace qu'on fut longtemps à l'armée de Zumalacarréguy sans connaître la destination du sixième de Navarre, et qu'il n'apprit lui-même d'une manière positive la marche de ce bataillon sur Oviedo que par la nouvelle de l'échec qu'il avait essuyé à la retraite de cette ville.

— Vous comprenez, mon ami, lui dit-il, que ceux

» L'expérience si terrible qui vient d'en être faite aura coûté cruellement cher à l'inventeur. »

Le nombre des morts et des blessés malheureusement trop grand n'est pas encore connu. Le correspondant du *Phare de la Loire* lui envoie quelques renseignements nouveaux, les victimes seraient en grand nombre.

« On compte décidément, écrit-il, vingt-cinq ou trente morts, presque tous si horriblement mutilés que l'on n'a pu retrouver que des débris humains. »

On sait avec quel soin les municipalités écartent des lieux habités les fabriques de produits explosibles, aussi nous demandons-nous comment l'administration de la ville de Paris a pu laisser dans l'intérieur de Paris des établissements aussi dangereux pour la sûreté publique.

Le picrate de potasse, cause du terrible accident de la place Sorbonne, est une composition plus énergique que le salpêtre, le chlorate de potasse et même le fulminate de mercure, qu'on emploie dans la fabrication des amorces fulminantes. M. Fontaine en est l'inventeur, au moment de l'explosion, il venait d'en recevoir 50 kilogrammes qu'il devait le soir même expédier à Toulon, sur l'ordre du ministre de la marine, pour des expériences de torpilles sous-marines.

Pour les articles non signés : P. GODET.

## Nouvelles Diverses.

On lit dans la France :

Le Prince Impérial est entré, le 16 mars, dans sa quatorzième année.

Une messe a été célébrée dans la chapelle en présence de l'Empereur, de l'Impératrice et du Prince Impérial.

Aucune invitation n'avait été adressée, en dehors des personnes qui composent la maison.

La cour a exceptionnellement suspendu le deuil qu'elle porte par suite de la mort du jeune duc de Brabant.

Plusieurs faveurs et libéralités ont été accordées à l'occasion de l'anniversaire du Prince Impérial.

— La commission relative au projet de loi d'appel de 100,000 hommes de la classe de 1869 vient d'envoyer au conseil d'Etat un amendement qui formera un article qui n'a figuré dans aucune des lois précédentes sur le recrutement. Cet amendement porte que l'armée de mer se composera :

1° Des engagés volontaires appartenant à la classe, qui choisiront de préférence l'un des corps de la marine pour lesquels les engagements auront été autorisés par le ministre de la marine;

2° Des jeunes gens de la classe qui, au moment des opérations du conseil de révision,

auront demandé à être incorporés dans la marine et auront été reconnus propres à ce service ;

3° A défaut de jeunes gens en nombre suffisant des deux catégories précédentes, le contingent sera complété, suivant le système actuel, en commençant par les numéros les moins élevés.

Cette disposition, dit la *Presse*, a été adoptée par le conseil d'Etat.

— Les trois chambres de la Cour de cassation ont procédé mardi à la réception de M. Devienne comme premier président de cette cour. L'audience était présidée par M. Bonjean, président de la Chambre des requêtes, ayant à sa gauche M. Laborie, président de la Chambre civile; M. Legagneur, président de la Chambre criminelle, était de l'autre côté du bureau, ayant à sa gauche le fauteuil vide de la première présidence. M. le procureur général Delangle, à la tête de son parquet, se trouvait à son siège, et il a requis la lecture du décret du 8 mars nommant M. Devienne président de la Cour de cassation, et du procès-verbal de prestation de serment entre les mains de l'Empereur, le 13 mars.

Cette lecture a été faite par M. Coulon, greffier en chef. Ensuite six conseillers, sur l'ordre de M. Bonjean, sont allés prendre et conduire à son fauteuil, M. le premier président. Après une courte allocution que lui a adressée M. le procureur général, M. Devienne a prononcé un discours dans lequel il a fait l'éloge de M. Troplong. L'audience a été aussitôt levée, et M. Devienne a reçu les félicitations des conseillers de la Cour. Un grand nombre de conseillers de la cour impériale assistaient à cette audience en habit de ville.

— M. le ministre de l'intérieur serait, dit-on, assez souffrant pour qu'il ait dû s'interdire presque tout travail.

— Se figure-t-on l'Algérie froide ? s'imaginait-on la neige y tombant avec abondance ? Il en est ainsi cependant ; des lettres d'Afrique nous l'assurent. Dans la forêt de chênes-lièges de Fedj-Macta les travailleurs ont été bloqués dans leurs chaumières pendant trois jours, et l'on a dû faire des tranchées pour aller chercher des vivres.

## Chronique Locale et de l'Ouest.

M. Ernest de Fos réplique aujourd'hui à la réponse que nous avons dû faire à son attaque. Certes, dans cette riposte, il y a une citation heureuse, une pointe d'esprit qui fait honneur à son auteur, quel qu'il soit ; mais on constate que rien de ce que nous avons dit n'est mis à néant. Il est bon d'en prendre acte, et de clore une polémique dans laquelle aucun principe n'est engagé.

En résumé, nous nous demandons si la ré-

plique de notre Economiste modifiera l'opinion publique à son égard. Nous ne le pensons pas.

C'eût été tout-à-fait agir avec impartialité, de la part de l'*Ouest*, de reproduire notre article de mardi, que nous lui avons adressé. Il ne l'a pas fait : nous laissons au public le soin d'apprécier si ce procédé est de bonne guerre.

Nous nous sommes renseignés au sujet de l'auteur de l'article de l'*Echo saumurois*, du 9 décembre 1848, reproduit dans le journal l'*Ouest*, du 14 mars ; nous pouvons affirmer que le représentant auquel l'*Ouest* paraît attribuer cet article, y est complètement étranger.

Comme les années précédentes, l'ouverture des examens d'admission aux écoles impériales d'arts et métiers d'Angers est fixée aux premiers jours du mois d'août.

Les candidats qui voudront y prendre part devront adresser leurs demandes à la préfecture (1<sup>re</sup> division, 2<sup>e</sup> bureau), avant le 1<sup>er</sup> mai prochain, et produire toutes les pièces ci-après :

- 1° L'acte de naissance du candidat ;
- 2° Un certificat d'un docteur-médecin constatant qu'il est d'une bonne constitution et spécialement qu'il n'est atteint d'aucune maladie scrofuleuse ou autre maladie analogue ;
- 3° Un certificat de vaccination ;
- 4° Un certificat de bonnes vie et mœurs, délivré par l'autorité locale et dûment légalisé ;
- 5° Un certificat, délivré par un chef d'industrie ou par un chef d'institution, constatant que le candidat est familiarisé avec le travail manuel, ledit certificat dûment légalisé ;
- 6° Un engagement, sur papier timbré, pris par les parents ou tuteurs d'acquitter la totalité ou la fraction de la pension laissée à leur charge, ainsi que le prix du trousseau, 250 fr., et la subvention de 50 fr. à verser à la masse d'entretien. La signature de cet engagement doit être légalisée.

Les demandes de bourses, adressées à M. le Ministre de l'agriculture, du commerce et des travaux publics, seront déposées à la préfecture en même temps que les demandes d'admission au concours.

Nous rappelons que le tirage de la loterie de la Société de Saint-Vincent-de-Paul est toujours fixé à mardi prochain, une heure après midi, dans l'une des salles de la Mairie.

On lit dans le *Journal de Maine-et-Loire* :

Avant-hier, dans la matinée, une forte détonation est venue surprendre et émouvoir les habitants d'une partie de la rue Courte. Des débris de planches projetés par-dessus les maisons tombaient dans les cours, et c'était dans tout le voisinage une panique indescriptible. Une barrique de pétrole, presque vide, était placée sur la voie. Un gamin, ignorant très-certainement le danger qu'il courait, avise la

bonde ouverte et imagine de jeter par là une allumette enflammée. L'effet fut prompt. Tandis que le gamin s'enfuyait, la barrique volait en éclats, dont la force de projection augmentait d'autant plus que des cercles en fer opposaient plus de résistance à l'expansion du gaz en feu. Hâtons-nous d'ajouter que personne n'a reçu la plus légère égratignure. C'est un hasard dont il faut remercier la Providence. Mais la leçon servira, nous l'espérons, au gamin, cause de l'accident, et à l'industriel imprudent qui avait placé sur son chemin cette tentation dangereuse.

Pour chronique locale et nouvelles diverses : P. GODET.

## Dernières Nouvelles.

On lit dans l'*Indépendance belge* :

Hier, M. de La Guéronnière a eu une entrevue avec le président du conseil, M. Frère-Orban, et le ministre des travaux publics, M. Vanderstichelen.

Le seul point qui divise encore le cabinet belge et le gouvernement français est relatif à l'examen de projets de convention entre la Compagnie française de l'Est et les Compagnies du railway du Luxembourg et du railway Liégeois-Limbourgeois.

La France, dit l'*Indépendance*, persiste à réclamer cet examen comme point de départ des négociations. Le ministre belge n'a pas encore consenti, mais on est tombé d'accord sur la formation d'une commission qui se réunirait à Paris et serait compétente pour ouvrir une enquête comprenant l'étude de la situation économique des deux pays et ayant pour but de resserrer les relations de la France et de la Belgique.

Madrid, 18 mars. — Le ministre de l'intérieur a donné lecture aux Cortès de dépêches officielles constatant que les insurgés de Xères ont été battus, mais qu'il y a eu une grande effusion de sang. Les troupes ont fait 600 prisonniers, appartenant pour la plupart aux autres provinces de l'Etat. Le reste de la Péninsule est tranquille.

Lisbonne, 18 mars. — On annonce que Lopez est caché dans les montagnes avec un petit nombre de partisans ; on assure qu'il a fait exécuter de nombreux soldats qui refusaient de le suivre.

Pour les dernières nouvelles : P. GODET.

Les éditeurs Michel Lévy frères mettront très-prochainement en vente l'*Histoire des princes de Condé*, par M. le duc d'Aumale. — Deux volumes in-8°. Prix : 15 francs. (Envoi franco.)

Sommaire du numéro de cette semaine de l'*UNIVERS ILLUSTRÉ*. — Texte : Lamartine, par Gérôme ; Bulletin, par Th. de Langeac ; Lord Erlistoun, nouvelle par l'auteur de *John Halifax* ; Champs et Jardins, chronique villageoise,

de nos compagnons du sixième qui avaient échappé à cette retraite ne me laissèrent pas ignorer qu'on vous avait perdu de vue le soir même du combat. Votre ordonnance fut plus explicite : il m'affirma que vous aviez été tués, vous et votre chien, à l'entrée d'un petit bois au pied des montagnes, au moment où l'ennemi poursuivait avec fureur nos volontaires.

Je ne pus donc pas douter que vous ne fussiez ou mort ou prisonnier, ce qui était à peu près la même chose, puisque je savais que, si l'on faisait encore quelquefois quartier chez nous, après une victoire, pareille chose n'arrivait jamais chez les christinos.

— Ainsi, mon bon Gauthier, vous m'avez pleuré ?  
— Pleuré, oui, un peu, mais regretté, oh ! tenez, mon brave ami, plus que je ne pourrais vous le dire. Ah ! mon pauvre paladin ; c'est ce jour-là que j'ai maudit l'amour et les folies qu'il fait faire ! Vous étiez de tous nos camarades celui que j'aimais le plus, car je n'ai été lié avec aucun des Français qui sont venus offrir leur bras à don Carlos autant qu'avec vous. D'ailleurs, le nombre en était restreint déjà, beaucoup étaient morts.

— Et aujourd'hui ? reprit tristement Poriac.  
— Oh ! c'est différent, aujourd'hui, bien peu ont eu, comme nous, la chance de repasser la frontière et de revoir leur pays. On peut dire d'eux ce que le chanso-

nier de toutes les gloires de la France dit des vieux soldats morts en Russie :

Ils sont là-bas, qui dorment sous la neige,  
Et le tambour ne les réveille plus.

Lors donc que j'eus acquis la certitude de votre mort, je devins triste et taciturne, et, passez-moi le mot, embété comme je ne l'avais encore jamais été. Moi si gai et qu'on renommait pour mon insouciance de tout, je fus forcé de reconnaître que j'étais quinteux, maussade. Un jour l'oncle Thomas m'en fit le reproche. Cela paraissait d'autant plus ridicule de ma part, que nous marchions de succès en succès. Pendant quelque temps tout nous réussit : nous emportâmes plusieurs villes dont quelques-unes considérables, et nous arrivâmes devant Bilbao. Je venais d'obtenir de Zumalacarréguy cette croix de Saint-Ferdinand que maintenant je porte fièrement parce que je crois l'avoir gagnée, bien qu'il n'y ait plus pour le malheureux prince, au nom duquel je l'ai reçue, même un semblant de pouvoir. Bientôt je fus nommé commandant.

L'oncle Thomas s'était peu soucié du siège de Bilbao ; il ne l'avait entrepris qu'à son corps défendant. On peut dire qu'il semblait avoir comme un pressentiment de ce qui devait en résulter.

Il est mort d'une blessure que nous crûmes légère.

— Pouvez-vous, mon cher Gauthier, me donner quelques détails sur les derniers moments de votre héros, qui fut aussi le mien du jour où je le pus connaître, et aussi sur le siège de Bilbao ?

— Très-volontiers, reprit la Tour. Nous arrivâmes devant la ville le 1<sup>er</sup> juillet, et nous établîmes nos bivouacs sur les bords de la rivière du Nervion. Les villages voisins furent occupés, et nous nous emparâmes même de deux petits canons laissés par les christinos dans une grande caserne abandonnée. Zumalacarréguy, après avoir intercepté la communication entre la place et la mer, fit construire deux batteries en avant d'une grande et belle église située près de la montagne, au village d'Eusto.

Des volontaires embusqués dans la tour de l'église firent taire le feu des défenseurs, les batteries d'attaque ouvrirent le leur, et bientôt une partie du mur d'enceinte tomba sous nos projectiles.

L'oncle Thomas, voulant tout voir par lui-même et sans cesse le plus exposé au danger, installa son quartier-général dans une grande maison, à côté de nos batteries de brèche, maison très en vue des christinos et sur laquelle les projectiles ennemis pleuvaient continuellement.

Le 14 juillet, il réunit les commandants des bataillons et les capitaines des guides, demandant qui vou-

lait se charger d'enlever d'assaut une batterie ennemie placée en face des nôtres.

Tout le monde s'étant offert, le sort dut désigner qui aurait cette mission périlleuse. Je ne fus pas des heureux, mais je résolus d'y aller en amateur.

Le lendemain 15, tout était prêt pour cette tentative audacieuse qui eût réussi, sans nul doute, et je me préparais à suivre la colonne d'assaut, lorsqu'une épouvantable rumeur se répandit tout-à-coup dans le camp. Le général vient, disait-on, d'être blessé. Aussitôt l'assaut est abandonné : nous courons tous à la grande maison. La nouvelle n'est que trop vraie ; malgré tous les conseils de prudence qu'on ne cessait de lui donner, l'oncle Thomas, qui veut tout voir, était à considérer les effets produits par nos projectiles, lorsqu'une balle, après avoir traversé les contrevents de la fenêtre, dans l'embrasure de laquelle il se tient, l'atteint un peu au-dessous du genou.

C'était le 15 juillet, à dix heures et demie du matin.  
(La suite au prochain numéro.)

Nous commencerons très-prochainement, en feuilleton, la publication de

**LA CENDRILLON DE VILLAGE,**  
Œuvre de M. RAOUL DE NAVERY.

